La drague dans le monde (6/7)

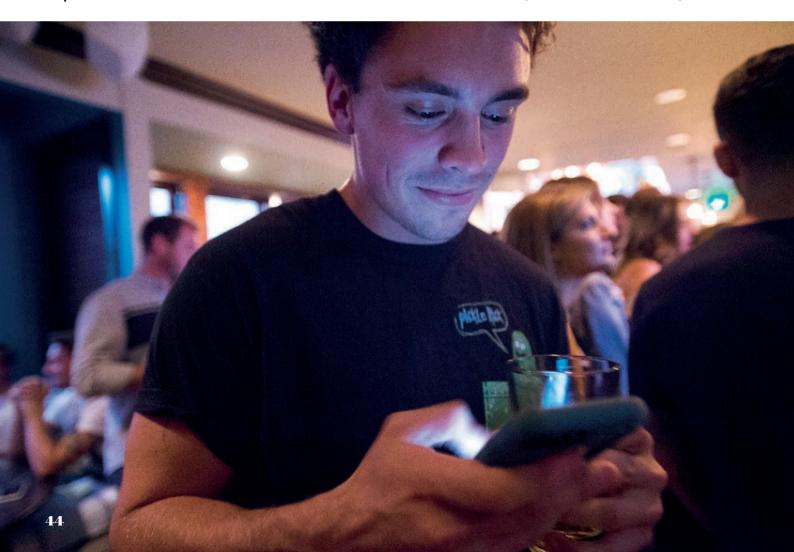
Par PHILIPPE BOULET-GERCOURT
Photos DARCY PADILLA

Prendre un râteau à Palo Alto

Comme au temps de la ruée vers l'or, la **Silicon Valley** manque cruellement de femmes. Celles-ci ont l'embarras du choix, et pour les hommes, la concurrence est rude

n l'a surnommée « la Nuit des cougars ». Dans cette soirée, on en repère quelquesunes: des pulpeuses aux lèvres luisantes et pommettes gonflées à l'hélium. « Il y a aussi des putes, je viens d'en croiser deux aux toilettes », lâche une jeune femme d'un air blasé. Mais il y a, surtout, des hommes en quête d'âme sœur. Des types à qui tout réussit... sauf la drague. Des as de Palo Alto, devenus experts en râteau. Mike, 39 ans, carrière au top dans la biotechnologie et belle dégaine de sportif: « Horrible! J'ai tout essayé, je suis à court d'options pour trouver une nana. » Greg, 24 ans, look de surfeur aux yeux bleus et cheveux blond cendré: « C'est tellement dur! J'en suis au point où je me demande si je ne vais pas quitter la région. » On se pince : le mec pourrait faire mannequin chez Abercrombie & Fitch.

Des femmes jeunes et non tarifées, il y en a pourtant, dans ce cocktail. Mais la plupart sont déjà mariées, ou casées. Les autres se font désirer. « On n'a que l'embarras du choix, reconnaît une brune en sirotant son gin tonic. Ils se bousculent au portillon. »



Sa copine, planquée derrière ses lunettes bleu fumé, fait pourtant la fine bouche : « Il faut voir les empotés qu'on se ramasse... J'en ai eu un qui voulait passer la soirée chez lui : il devait garder son chat. Et un autre qui croyait que la Bible et "le Seigneur des anneaux", c'était le même livre! »

C'est Amy Andersen qui a lancé cet événement organisé chaque jeudi dans un grand hôtel de Menlo Park, à l'entrée de la fameuse Sand Hill Road et de ses boîtes de capital-risque de la Silicon Valley. Mais ce n'est pas elle qui l'a baptisé « Cougars Night ». Amy n'est pas une entremetteuse au service de femmes mûres. C'est une marieuse, une experte du dating haut de gamme, dont les services vont de 35000 dollars (huit rencontres garanties sur deux ans) à... 500 000 dollars (rencontres illimitées, aux quatre coins de la planète). Et, franchement, elle ne manque pas de boulot. La raison? L'énorme déséquilibre entre le nombre d'hommes et de femmes. Aux Etats-Unis, les femmes n'occupent qu'un quart des jobs d'informaticien, contre plus d'un tiers en 1991. Et l'écart est encore plus grand chez les géants de la Valley - Google ou Facebook – ou dans les start-up, où les mâles sont ridiculement en surnombre. La ruée vers l'or était une affaire d'hommes : en 1860, à San Francisco, on en comptait douze pour une femme. Cent cinquante ans plus tard, rebelote avec la ruée vers la tech!

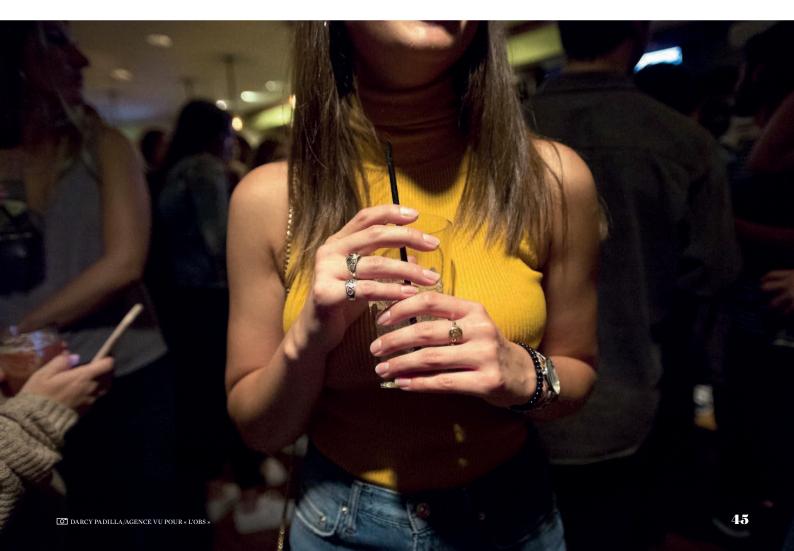
"JE CONSEILLE À MES CLIENTS D'Y ALLER EN DOUCEUR : ATTENDRE CINQ RENCONTRES AVANT DE SORTIR LA LAMBORGHINI."

AMY ANDERSEN, EXPERTE EN DATING

Les femmes ont la vie dure au boulot, mais en dehors elles prennent leur revanche. « Peu importe votre richesse. Si elles ne vous aiment pas, elles ne vous aiment pas », soupire Bill (1), l'un des clients d'Amy Andersen. On le retrouve au Ritual, un café de Valencia Street apprécié des techies, dans le quartier Mission de San Francisco. Cet expert en sécurité internet de 39 ans, qui présente bien, a déjà revendu une boîte. Et pourtant, glisse-t-il, « j'ai plus de chances de gagner 2 millions de dollars supplémentaires que de rencontrer la femme de ma vie ». Passionné d'art moderne et de cuisine raffinée, Bill n'a rien d'un beauf. Il est le premier à vous dire que si le mouvement #Metoo rend les types anxieux, c'est qu'ils ont un sacré problème à régler. Mais rien à faire. « *Vu la concurrence*, *tu as cinq minutes* pour convaincre. Après, c'est foutu. »

Et puis il y a les pièges à éviter. Les founders hounders, par exemple, ces « traqueuses de fortune » qui ne »

▼ Les afterwork du Palm House, à San Francisco, très prisés des « techies ».





▲ En Californie, de plus en plus de femmes célibataires optent pour l'appli de rencontres Bumble, qui leur permet d'être aux commandes.

⇒ relèvent pas totalement du mythe. D'autant que certains nouveaux riches ne peuvent s'empêcher de crâner avec leurs millions. « Ils attirent les mauvaises personnes, dit Amy. Je conseille à mes clients d'y aller en douceur : "Attendez cinq ou six rencontres avant de sortir la Lambo [Lamborghini, NDLR]." » Bill a connu ce type d'avanie : « Deux fois, la fille m'a demandé dès notre deuxième rendez-vous de jeter un œil à mon compte en banque... » Carrément! « Une autre m'a suggéré de négocier une augmentation de salaire avec mon patron. Plus rien ne me surprend. »

Au mercato des âmes esseulées, San Francisco occupe une place particulière: de toutes les grandes villes américaines, c'est celle qui compte le moins d'enfants par habitant. Et autant de chiens – 120 000 – que de mômes! « Les gens viennent de tout le pays, la plupart repartent après deux ou trois ans, dit Bill. Ils se construisent une nouvelle identité et, pour la majorité d'entre eux, celle-ci vient de leur boulot. Cette ville carbure à l'anxiété. »

C'est vrai aussi pour les femmes. « L'une de mes clientes a rejoint Facebook à ses débuts, elle est extraordinairement riche, confie Amy. Et ce n'est qu'après avoir passé le cap des 30 ans qu'elle se préoccupe de trouver un partenaire. Je vois beaucoup de femmes comme elle qui ont bossé comme des forcenées et ne se sont jamais préoccupées de se faire faire une manucure ni de s'acheter une jolie robe ou de la lingerie fine. Elles ont passé toutes ces années immergées dans une culture de mecs, où elles tenaient à être traitées en égales - vous mettez un tee-shirt, un jean, pas question de faire l'originale, sinon vous devenez rapidement le mouton noir. Vous faites abstraction de votre corps. » Le réveil est d'autant plus brutal que ces femmes-là sont elles aussi confrontées aux arrivistes sans scrupule. « Une cadre de Facebook est tombée sur un type qui, au lieu de lui conter fleurette, lui a tendu son CV: "Fais-le passer à Mark [Zuckerberg, NDLR], cela fait un temps fou que je rêve de bosser chez Facebook et je n'y arrive pas." Sans la moindre gêne! »

▶ Le Gold Club, un strip-club fréquenté par les jeunes salariés à l'heure du déjeuner. Toutes n'ont pas les moyens de s'offrir les services d'Amy, mais aucune n'a envie d'être bombardée par les demandes pressantes d'hommes frustrés sur Tinder. Dans la Silicon Valley, beaucoup de célibataires optent pour Bumble, une appli où seules les femmes peuvent envoyer le premier message. « Elles sont aux commandes, et cela change tout, explique Alex Williamson, responsable de la marque. Elles ont l'initiative, et les hommes contactés savent qu'elles sont réellement intéressées. » Sur leur lieu de travail, beaucoup jouent au mec pour éviter le harcèlement.

Les autres, celles qui assument leur féminité et leur sexualité, ne sont pas à l'abri de la « culture bro », cet univers immature et macho des fraternités universitaires. « Le problème est particulièrement sensible à San Francisco car c'est une ville de "late bloomers", des gens à la sexualité tardive qui n'étaient pas spécialement populaires quand ils fréquentaient le lycée », note Esther Crawford, une créatrice de start-up, qui confesse faire partie de cette catégorie. Depuis, elle s'est rattrapée : San Francisco et la Silicon Valley ont toujours été un territoire d'expérimentation, dans tous les domaines, et Esther a rejoint une cohorte grandissante d'adeptes





"LA CULTURE
TECH PEUT
S'APPLIQUER AU
SEXE AUSSI. ÇA
FAIT LONGTEMPS
QUE LE MARIAGE
EST UN ÉCHEC."

KATE HOROWITZ, POLYAMOUREUSE du pluriamour. Elle-même se range plutôt dans la catégorie monogamish, qu'on pourrait traduire par « monogame et plus si affinités ». « C'est une petite communauté. Si vous ne faites pas partie de ce monde, vous n'en avez probablement jamais entendu parler. On se retrouve régulièrement pour des parties de 30 ou 40 personnes. La dernière a eu lieu à l'hôtel Four Seasons. » Problème: San Francisco est une petite ville. « Je dois faire très gaffe, dit Esther. Pour mon travail, je rencontre parfois des personnes qui m'ont côtoyée dans un contexte privé. Une fois, un investisseur en capital-risque a cherché à coucher avec moi, juste après avoir investi dans ma société. Dans son esprit, les deux allaient de pair! »

Le cliché du *geek* boutonneux claquemuré devant son ordinateur a la vie dure, mais depuis dix à quinze ans, note Esther, c'est plutôt la « culture bro » qui domine, « des types qui auraient bossé à Wall Street s'ils n'étaient pas venus chercher fortune ici ». A l'heure du déjeuner, on les retrouve au Gold Club, un stripclub sur Howard Street, à deux pas des sièges de LinkedIn ou de Yelp. L'entrée coûte 5 dollars, buffet et filles à poil inclus (mais pas les boissons, les pourboires ni le reste). Dans la pénombre, des tables de

jeunes salariés venus en bande, dont quelques femmes qui ne semblent pas totalement à l'aise...

Comme Esther, Kate Horowitz doit naviguer dans les eaux troubles d'une sexualité qui s'assume. Elle donne son nom, mais ne dira pas dans quelle agence de pub elle travaille : « Je ne voudrais pas que mon patron découvre mon autre activité, il pourrait me virer. » Kate a fondé Organ House, un groupe qui parle au nom des *monogamish*, polyamoureux et autres partouzeurs (le groupe, 170 personnes environ, se retrouve une fois par mois pour un « événement privé »). Elle s'est faite l'avocate de cette sexualité libre, avec une approche résolument Silicon Valley. « La culture tech peut s'appliquer dans ce domaine aussi, dit-elle : être objectif à propos de ce qui marche et de ce qui ne marche pas. Et, à cet égard, cela fait longtemps que le mariage est un échec. Imaginez : une seule variable foire, un conjoint qui vous trompe, et tout le truc se casse la figure! » D'autant plus problématique, ajoute-t-elle, que « notre génération vivra peut-être jusqu'à 120 ans ».

Kate a un espoir : « Dans trente ans, une sexualité comme la mienne sera tellement banale que plus personne n'en parlera. » Mais San Francisco est connue pour être une ville de consensus, et Kate ne cherche pas à imposer son modèle. « Il y a plein de gens à qui la monogamie convient parfaitement. » A l'instar de Sophia Grace Sterling-Angus et Liam McGregor, deux étudiants de Stanford. On ne leur a pas demandé s'ils étaient monogames, mais côté expérimentation ils sont aussi curieux que Kate. Comme projet de fin d'année, explique Sophia, 19 ans, « nous avons pensé qu'il serait intéressant d'imaginer un "plan de secours" pour le mariage ». Les deux sont allés pêcher un algorithme développé avec l'aide du Pr. Alvin Roth, prix Nobel d'économie 2012, pour trouver une solution au « problème du mariage stable ».

Leur idée? Définir les éléments non négociables dans un couple. Sophia et Liam ont mis au point une cinquantaine de questions, du genre : « Votre enfant devrait-il avoir un smartphone? » ou « Quelle fréquence de sexe souhaitez-vous? »... « On s'est dit que 200 personnes entendraient parler de notre truc et répondraient », raconte Liam. En fait, ils ont été plus de 4 000 (60% des étudiants de premier cycle à Stanford) à se précipiter sur le test et, comme dans la saga légendaire de Facebook, les deux étudiants ont dû dire non aux candidats d'autres facs souhaitant participer.

Sophia et Liam n'ont pas encore été invités à un mariage né de leur algorithme, mais cela ne saurait tarder. Et une déclinaison business semble assurée. « *Nous parlons à des gens »*, confie Liam. Facebook ne s'est pas manifesté. Pas encore. ■

(1) Le prénom a été modifié.

La semaine prochaine, rendez-vous en Arabie saoudite pour le dernier épisode de notre série « La drague dans le monde », exclusivement sur Nouvelobs.com

